

« Chair » performeuse,

Anna Ventura s'introduit dans l'imaginaire contemporain armée de tout un appareil technologique, théâtral, musical et chorégraphique que respire intensément sa foi en l'humanité : elle est donc une femme qui vit pleinement sa féminité quand elle danse en scène, tant sur les planches qu'à l'écran. De là provient notre trouble, notre fascination pour cette germination de la folie et du génie qui est parvenu à maturation sous les feux de la rampe - à l'arraché.

Plus que tout autre chose, l'amour moins que le désir happe nos regards vers elle à travers le sien.

Figure ardente et surtout marquée du sceau de la désespérance, ses entrées en scène défient la mort, ultime dont elle triomphe souverainement au gré du geste auguste de ses abandons. Anna Ventura (re)crée sa vie et l'invente sans la maquiller. En raison de quoi, elle s'y donne sans compter, elle s'y adonne avec maîtrise, discipline, et enfin, dans cet absolu qu'elle convoque en abyme, elle s'y abandonne toute au point d'y laisser la peau - écorchée vive quoique moins désirante parfois que désirée.

Quand elle apparaît, à chacune de ses représentations, l'événement se produit, l'inouï s'accomplit, et si l'on accepte de se laisser prendre par la main, Anna Ventura capture nos résistances pour ainsi, nous libérer de nous-mêmes.

A cet endroit, Anna Ventura s'ingénie à parfaire l'arpenage de son être corporel ô combien mystique. En ce sens, l'art du pliage qu'est son corps en acte, concourt à celui du repliement dont la finalité en faction trouve son point culminant dans une forme extatique et orgasmique, précisément dans ce que Marcel Duchamp nomme le « coït spirituel », de la rencontre au cœur des lieux du partage et de la communion que sont les théâtres ainsi que les espaces atypiques qu'elle investit avec force et puissance de son imaginaire.

Ainsi est-elle en présence d'elle-même, et donc aussi en présence au monde, quand son enveloppe charnelle s'atomise à travers le cadre de scène redéfini par celui de l'image qu'elle démultiplie au gré de sa propre kinesphère, au rythme de ses fantasmagories, dans la mélopée du grain de sa voix aux prises avec le vide, c'est-à-dire, avec autant l'infini que l'universelle finitude dont elle est notre témoin mais également la sacrifiée, en un mot : l'Élue.

Valérie Colette-Folliot, le 15 mai 2010